

Des films

Gilles Fumey

11 février 2007

La Vie des autres (Florian Henckel von Donnersmarck)



Tout a-t-il été dit sur ce film éblouissant qui fut primé par le public - et non pas le jury ! - au festival de Locarno ? Son succès en Allemagne qui a dépassé la palme d'or cannoise de Ken Loach et le prix d'Almodovar est un indice qui va bien au-delà de la comparaison souvent faite avec *Good Bye Lénine*, film qui s'était plu à donner un versant romantique, "ostalgique" d'une république prétendue démocratique disparue en 1989. *La Vie des autres* est tout l'inverse : un documentaire implacable sur ce qu'était cette portion orientale de l'Allemagne sous le régime quasi terroriste de la Staatssicherheit (Stasi), la police d'État mise en place en 1950, l'année qui suivit la création de la RDA. Le réalisateur a travaillé, quatre ans durant, à consulter les experts et quelques uns des 180 kilomètres de dossiers d'archives que la Stasi n'a pas pu détruire lors de la chute du mur de Berlin.

L'argument pourrait paraître banal s'il n'était pas servi par une interprétation de grande qualité, une réalisation impeccable sur écran large et un étonnant sens de la dramaturgie. Deux policiers (Ulrich Mühe, Ulrich Tukur) doivent piéger un auteur de théâtre (Sébastien Koch) vivant avec une actrice (Martina Gedeck) que désire le ministre de la culture (Thomas Thiemme). Mais l'un des deux espions, G.W. Wiesler, se laisse mordre par la culpabilité qu'il éprouve à traquer ce couple irréprochable. Car c'est avec ceux qu'il traque qu'il entrevoit la beauté de l'amour, l'émotion de l'art, la bassesse de son métier.

Les géographes pourront voir ce film avec quelques attentions particulières sur le traitement de l'espace par ce jeune cinéaste dont c'est le premier film. Le théâtre et l'espionnage sont deux pratiques qui donnent des fonctions fortes aux lieux. **Le théâtre est une scène qui expose mais qui donne à voir justement autre chose que ce qui est sensé se passer.** Il est, ici, le lieu des sortilèges. L'actrice Christa-Maria Sieland joue pour Georg Dreymann mais elle va cesser d'être une actrice lorsqu'elle croisera les regards du ministre de la Culture, véritable satrape rouge qui se laisse aller à la jalousie vis-à-vis de Dreymann. La machinerie infernale se met en route dans ce lieu-là : la Stasi doit se charger d'éliminer Dreymann pour que le ministre puisse entamer une relation avec Christa-Maria.

L'espionnage révèle un autre jeu d'espace. **Car l'espionnage est une technique ancienne, vieille comme tous les pouvoirs, de violation du territoire de l'autre.** On connaissait, dans tous les empires, le lavage de cerveau de personnes destinées à infiltrer le territoire de l'adversaire et la collecte d'informations par des sujets acceptant de collaborer, moyennant services et promotions. Ici, le film va montrer la supériorité de l'usage des sens directement servis par deux technologies. **Les jumelles** - invention des temps modernes - **vont hypertrophier la vue de Wiesler**, le flic, au théâtre. Mais une technologie bien plus moderne, mise au point au 19^e siècle avec le téléphone, va donner un autre accès invisible au territoire de l'autre. Cette invention sera complétée plus tard par les ondes radio (puis le GPS et le *wifi* que ne possédaient pas les Allemands de l'Est). Elle consiste à truffer l'espace de l'autre de micros reliés à une table de commande avec une technologie filiaire. **Cette collecte du son hypertrophie l'ouïe du flic et lui donne accès au territoire sonore de ses victimes.** Ainsi connectés, les deux territoires - celui du couple d'artistes et celui de l'espion - vont offrir le cadre du drame.

L'espion Wiesler qui a posé les micros connaît **cet appartement lumineux et chaleureux des artistes. Florian Henckel von Donnersmarck, de belle lignée aristocratique allemande, les connaît bien. Il en fait un sanctuaire de la culture dans ce qu'elle a de plus attachant :** les tableaux, les livres, le bureau, le piano, les plantes, tous les codes de la richesse intellectuelle, de l'intelligence et de la délicatesse pour que ce lieu respire l'élévation de l'âme. D'autant qu'à l'extérieur, les arbres de l'automne qui bordent l'immeuble - métaphore d'un régime qui tire à sa fin ? - contrastent avec les immeubles et les autres quartiers, sans grâce, l'espace domestique comme le bureau, gris et sans gaieté. Dans cet entre-deux se joue une action qui va se retourner lentement mais implacablement avec une musique puissante, entêtante, ce qui n'est pas peu dans l'Allemagne patrie de géniaux compositeurs. La " Sonate de l'homme bon " va troubler le moine-guerrier qu'est Wiesler, le retourner, le dégoûter de sa misère et, finalement, l'illuminer, lui rendre son âme.

Dans cette fiction réaliste, le réalisateur se sert de ce double espace pour semer le trouble. Comme dans *Le corbeau* de Clouzot, **les ombres et les lumières vont dessiner pour chaque acteur une double personnalité.** Tout Allemand de l'Est peut être, à l'époque, considéré comme un agent double. Les gens se soupçonnent, ont peur de la trahison : il y avait cent mille fonctionnaires à la police d'État et au moins le double d'informateurs. On imagine mal cet enfer, à peine six ans après la chute du nazisme qui s'inspirait des mêmes méthodes. Tous les regards des acteurs du film sont doubles et troubles et ils renvoient aux ambiguïtés de la personnalité humaine. La rédemption de Wiesler devenu " HGW XX 177 ", résistant de la Stasi, serait-elle une manière de passer l'éponge sur ces crimes ?

On reste subjugué par la qualité d'un travail sans concession sur la part que tout homme peut prendre à ces entreprises de destruction. Combien l'amour, l'engagement, l'ambition, la peur, les trahisons, tous ces grands sentiments humains sont traités avec talent dans une intrigue captivante jusqu'au terme du film. *La Vie des autres* est un très grand film qui n'a pas fini de nous hanter.

Compte rendu : Gilles Fumey (université Paris-Sorbonne)